

LA GUILLOTINE

1793.

Tout le monde y passera.



1848.

Personne n'y passera.



PAR UN VIEUX JACOBIN.

SOMMAIRE : Avant-Propos.—Recherches sur la date de l'invention de la guillotine.—Notice sur Guillotin.—Les exécuteurs et la famille Sanson.—La guillotine au club.—L'homme propose et Dieu dispose.—Principales exécutions.—Décadence de la guillotine.—Abolition de la peine de mort en matière politique.—Définition de la guillotine par un mathématicien.

Avant-Propos.

Celui qui, du fond d'une tribune, applaudit à l'arrêt de mort de son oncle, et qui, nonchalamment assis sur le dossier de sa calèche, assiste sans frémir à son exécution; celui qui, familiarisé, identifié même avec le crime, a constamment dans sa vie fait un usage plus ou moins direct du fer, du poison ou de la corde; celui qui, par tous ses forfaits, a cent fois mérité toutes les tortures anciennement infligées aux criminels, et qui devait toujours s'attendre à être brûlé, roué, pendu ou écartelé comme un vilain; celui-là devait naturellement applaudir à l'adoption d'un appareil qui, en abolissant ces divers genres de supplice, assurait à tous les condamnés l'égalité d'une mort peu douloureuse par la décapitation, réservée autrefois pour les nobles. Le lecteur jugera par le dessin ci-dessus jusqu'où a été son enthousiasme pour cette innovation pénale qui devint plus tard entre ses mains ou celles de ses complices une arme de destruction si puissante au service de ses vues ambitieuses.

A cet homme seul qui, pour assouvir sa soif de l'or, n'eût pas craint de réaliser cette terrible devise : « *Tout le monde y passera*, » qu'il avait gravée au fond du cœur aussi profondément que le tatouage de l'échafaud était gravé sur sa poitrine, à cet homme seul, dis-je, appartenait d'écrire l'histoire de la guillotine. Il s'est fait narrateur; s'il eut osé il se fut fait apologiste.

Recherches sur la date de l'invention de la guillotine.

La tradition populaire a toujours voulu et veut encore, bien que le contraire ait été démontré jusqu'à satiété, que Guillotin ait été l'inventeur et la victime de la Guillotine. Cependant l'invention de cette machine remonte à une date beaucoup plus éloignée que celle qu'on lui assigne en général, car il existe des gravures allemandes fort anciennes reproduisant le supplice de Manlius par la décapitation à l'aide d'un appareil de ce genre, qui devait nécessairement exister alors pour que les artistes l'aient indiqué. D'ailleurs, j'ai vu souvent et j'ai possédé, dans mes galeries de tableaux, de vieilles peintures qui remontent au moins au moyen-âge, représentant la décollation de martyrs.

Lorsque l'usage de cet appareil fut proposé en

France, il y avait bien longtemps déjà qu'il était connu dans le midi; car on trouve dans les *Mémoires de Puysegur* (édition de 1690), les détails de la mort du maréchal de Montmorency décapité ainsi en 1632. En Angleterre, il était connu sous le nom de *tranchoir* et servait, dès le XVI^e siècle, au supplice des nobles; en Italie, il portait le nom de *mannaia* (hache à couper les têtes.)

On trouve dans un vieil historien, Jean d'Autun, la description d'une exécution capitale qui eût lieu à Gènes en 1507, sur Démétrius Giustiniani, à l'aide d'une machine de ce genre, et le *Voyage en Italie* du père jésuite Labat, contient des détails fort exacts sur cet instrument de supplice dont la forme seule a subi quelques modifications par suite de la proposition de Guillotin. Il est donc présumable que celui-ci avait pris connaissance de ces divers documents pour les combiner ensemble, lorsqu'il présenta la Guillotine comme étant l'appareil le plus propre à remplacer avec avantage tous ceux ayant existé ou existant alors.

Notice sur Guillotin.

GUILLOTIN (Joseph-Ignace), célèbre médecin, qu'on regarde comme l'inventeur de l'instrument de supplice qui porte son nom, est né à Saintes, en 1758.

Il professa d'abord en qualité de père jésuite au collège des Irlandais, à Bordeaux; puis, se sentant une vocation impérieuse pour les sciences médicales, il vint étudier la médecine à Paris. Au moment où la Révolution de 89 éclata, il s'était déjà fait connaître dans le monde médical par des travaux assez importants.

Lors de la convocation des États-Généraux, Guillotin fit paraître une brochure sous le titre de: *Pétition des habitants domiciliés à Paris et des six corps*. Dans cette brochure, il demandait que la représentation du tiers-état aux assemblées des États-Généraux fût au moins égale à celle des deux autres ordres privilégiés, pris ensemble. Surpris de la hardiesse et de la nouveauté de ses idées, le Parlement manda à sa barre l'auteur de la pétition, moins pour lui faire faire amende honorable, que pour l'entendre motiver et développer les propositions qu'elle contenait. Guillotin se tira de cette épreuve avec autant d'honneur que de bonheur. Aussi, le peuple qui l'attendait à la porte du Parlement, s'empressa d'aller en foule à sa rencontre, et lui décerna les honneurs d'une ovation improvisée. Cette popularité ouvrit dès lors à Guillotin la carrière politique. Nommé par le tiers-état de Paris au nombre des électeurs qui devaient désigner les membres pour les États-Généraux, il fut choisi pour secrétaire de la réunion électorale, et ensuite élu député. Il concourut bientôt à la rédaction de la *Déclaration des Droits de l'Homme*, fit partie de la commission sanitaire chargée de proposer les réformes que nécessitait l'état statistique et sanitaire de Paris, et fut membre du comité qui

eut pour mission d'organiser les Ecoles de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie.

Une circonstance vint lui donner bientôt une célébrité plus grande que celle qu'il avait pu ambitionner. — L'Assemblée nationale s'occupait de refondre notre ancien système pénal, cette partie si importante de notre législation. Elle venait de proclamer à cette occasion, comme principale base de son travail, l'égalité des peines pour toutes les classes de citoyens, la personnalité du crime dont la honte ne devait plus rejaillir sur la famille de son auteur, l'abolition des supplices et des tortures inutiles. Dans cette circonstance, Guillotin, mu par les sentiments les plus louables de philanthropie, et par des motifs de haute politique, proposa, le 1^{er} décembre 1789, de substituer aux différents supplices jusqu'alors usités pour les condamnés à la peine mort la décapitation.

Cette proposition fut reçue par acclamation. Il indiqua alors comme moyen d'exécution le plus prompt, le plus sûr et le moins douloureux, l'emploi d'une machine très-peu compliquée. Le docteur Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, fut chargé de faire une consultation sur ces instruments de supplice. Il en arrêta le plan avec un mécanicien nommé Schindt, et le tout fut soumis à l'approbation de l'Assemblée. Après un rapport du citoyen Carlier, député de l'Oise, la proposition de Guillotin passa en forme de décret, le 21 janvier 1790. Toutefois, la mise en usage de cet appareil éprouva beaucoup de retards, car ce n'est que le 17 avril 1792, qu'un essai définitif en fut fait à Bicêtre, sur trois cadavres, en présence de l'exécuteur Charles-Henri Sanson, de ses deux frères et de son fils, et ce n'est que le 25 du même mois qu'eut lieu la première exécution, sur un nommé Nicolas-Jacques Pelletier, accusé de vol avec violence, dans la rue Bourbon-Villeneuve.

Il fallait un nom à ce nouvel instrument de supplice, ce furent les mauvais plaisants qui se chargèrent de le baptiser. On l'appela d'abord la *Petite Louise*, du nom du chirurgien qui venait de faire la consultation ci-dessus mentionnée; ensuite, et définitivement, Guillotine, du nom de notre bon docteur Guillotin. On ne saurait trop déplorer que le nom et le souvenir d'un philanthrope aussi dévoué à son pays que Guillotin, ait été ainsi, et pour toujours accolé à une machine, à une idée de sang et de supplice.

Guillotin faillit faire lui-même l'épreuve de son invention, ou plutôt de son importation (dont le jeu, suivant la consultation de M. Louis, devait être essayé de préférence sur des *moutons vivants*). On le jeta dans les prisons qui regorgeaient de patriotes et qui étaient alors le vestibule de la mort. Il y languit assez longtemps, et il attendait son sort avec courage et résignation, quand la révolution du 9 thermidor vint le rendre à ses amis et à la liberté.

Dégouté pour toujours des affaires publiques, il reprit modestement l'exercice de sa profession, s'y

consacra tout entier, et trouva, dans l'estime de ses concitoyens, dans l'affection de ses amis, quelques compensations à ses tribulations politiques.

Il jeta les bases d'une association des plus célèbres médecins, connue sous le nom d'*Académie de médecine*, association qui subsiste encore, et qui rend chaque jour de nouveaux services à la société. Il fut l'un des plus actifs propagateurs de la vaccine, comme il l'avait été autrefois de l'inoculation, et mérita, par une vie entièrement consacrée au soulagement des maux de ses semblables, d'être mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Il mourut le 26 mai 1814, âgé de soixante-seize ans. Un de ses amis et disciple, le docteur Bourru, prononça son oraison funèbre.

Les exécuteurs et la famille Sanson.

Chez les Hébreux le peuple mettait lui-même à mort les criminels; ses *questionnaires* n'étaient chargés que de l'application de la question ou de la torture.

En Grèce, l'exécuteur était compté au nombre des magistrats et n'était pas méprisé.

A Rome, les *licteurs* avaient bien la mission de mettre à mort les condamnés, mais ils n'étaient pas toujours seuls.

Dans le moyen-âge, en Europe; il arrivait souvent que les juges exécutaient eux-mêmes les arrêts de mort qu'ils avaient prononcés; en Allemagne, avant qu'un individu fut nommé en *titre d'office*, ce soin revenait au plus jeune citoyen de la ville; à Reutelingen, en Suabe, c'était au conseiller reçu le plus nouvellement; en Franconie, au bourgeois le plus nouveau marié.

En 1512, à l'Échiquier tenu à Rouen, à la Saint-Michel, on voulut charger les sergens de la Vicomté de l'eau d'une exécution capitale, parce qu'on ne pouvait trouver personne pour remplir les fonctions d'exécuteur. Ils refusèrent et gagnèrent leur cause, à charge de trouver au loin, même aux dépens du roi, un homme disposé à faire l'exécution.

L'exécuteur des jugements criminels, anciennement dit le *bourreau*, (jusqu'à l'arrêt du Conseil d'État du 12 janvier 1787 qui supprima ce nom), fut appelé depuis, maître de la haute justice du roi, exécuteur de la haute justice, maître des hautes œuvres, et momentanément pendant les fureurs révolutionnaires, le Vengeur du Peuple. Cette charge honorée autrefois inspira progressivement un sentiment de répulsion de plus en plus grand.

A l'époque de 1789, le personnel des exécuteurs était beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui; un décret du 13 juin 1793 le réduisit à un par département.

Le nom de celui du département de la Seine se lie à l'histoire de la guillotine dont la déplorable activité en 1793 et 1794 a plus particulièrement mis ce nom en évidence, en le rappelant plus souvent.

Cet exécuteur fameux était Henri Sanson, né le 24 décembre 1767, frère de celui qui tomba de l'échafaud et resta mort le 17 août 1792, en montrant au peuple la tête d'un contrefacteur d'assignats. Il était électeur, bon musicien, ne manquait pas d'instruction littéraire, et appartenait à la même famille que Nicolas Sanson créateur de la géographie en France.

Mort en août 1840, il fut remplacé par son fils Henri-Clément-Sanson, (le sixième du même nom occupant cet office), celui-ci est né le 27 mai 1799; il a été nommé le premier décembre 1840.

On a parlé vers la fin de 1847 de sa destitution, mais on n'a point encore annoncé son remplacement et rien n'est venu confirmer la vérité de cette nouvelle.

La guillotine au club.

L'adoption de la proposition de Guillotin ne rencontra qu'un petit nombre d'adversaires sérieux, mais les quolibets et les chansons plurent de tous côtés sur la machine et sur l'inventeur. Les *Actes des Apôtres* se livrèrent à des sorties plus que triviales, et le *Père Duchêne*, rédigé par le fameux Hébert, désigna ce nouveau genre de supplice par *éternuer dans la besace ou demander l'heure par la fenêtre nationale*. En général, cette innovation fut accueillie avec faveur; mais il eût été difficile de bien discerner les motifs de cet accueil. Chez les uns, il était dicté par une franche philanthropie; mais, chez les autres, et j'étais de ce nombre, il n'était que le témoignage sympathique d'espérances criminelles auxquelles l'instrument de supplice devait servir de levier. Plus l'adoption de la Guillotine rencontrait d'antagonistes dans certains clubs, plus nous la prônions avec enthousiasme, nous autres jacobins, car elle servait nos vœux en général et les miennes surtout en particulier.

Chef de parti, c'était à moi de donner l'exemple, et je m'en acquittais avec ardeur, je vous jure. Je savais par expérience qu'en politique la défiance peut naître du moindre soupçon, et une motion que

j'avais adroitement inspirée vint me mettre en position de prouver que j'étais à la hauteur de mon rôle.

Nous avions dans notre club un petit modèle de la guillotine, construit dans le but de familiariser les clubistes avec cet instrument de mort. On proposa de jurer sur cet appareil l'extermination des aristocrates jusqu'au dernier, et cette motion fut accueillie avec le plus vif enthousiasme.

Lorsqu'arriva mon tour de prêter serment, j'écartai vivement les plis de ma chemise et présentant ma poitrine sur laquelle j'avais eu le soin de faire tatouer un dessin de la guillotine. Voilà, m'écriai-je, qui répond de la fidélité de mon serment. Ma devise, la voici : *Tout le monde y passera*.

Je chercherais en vain à exprimer l'effet magique produit par cette petite scène habilement calculée et préparée; tout ce que je puis dire, c'est que j'eus mille peines à me soustraire à une ovation spontanée de la part des nombreux adeptes du jacobinisme qu'avait électrisés cette jonglerie.

L'homme propose et Dieu dispose.

Toutes les ambitions étant déchainées, des partis nés d'une foule d'intérêts hétérogènes se ruèrent à l'envi les uns contre les autres au sein même des pouvoirs; et, au milieu de cette lutte acharnée, la guillotine, imaginée dans un but philanthropique, ne fut plus qu'une arme de destruction et de vengeance. L'échafaud se dressa par tout et pour tous; et tel qui peu de temps avant avait effrontément voté la mort d'un bienfaiteur ou d'un parent, allait, trompé dans ses calculs, et comme frappé par la justice d'en haut, porter à son tour la tête sous le couteau des Euménides.

J'avais, un des premiers, je l'avoue, accueilli avec joie l'innovation de ce genre de supplice, dont le système expéditif servait admirablement mes vœux personnelles; mais la désillusion ne se fit pas attendre, et le jour où la tête de mon père alla rejoindre celles de ses innombrables victimes, je compris que, quoi qu'ayant prêché l'égalité, il serait imprudent de ne pas me dérober à celle qui menaçait de m'atteindre; aussi n'hésitai-je point à quitter prestement la France, imposant momentanément, et bien malgré moi, silence à mon ambition. Que voulez-vous, l'homme propose, et Dieu dispose. L'arme m'échappait des mains au moment de m'en servir, et l'instinct de conservation l'emporta sur toute autre pensée. J'ai fui pour ne pas glisser dans le sang.... Je craignais les représailles, et je voulais me réserver les chances de l'avenir.

Les événements ont justifié tout-à-la-fois le mérite de mes craintes et de mes prévisions.

Principales exécutions.

Une nomenclature exacte des exécutions capitales en matière criminelle et en matière politique opérées depuis la mise en usage de la guillotine, présenterait un vif intérêt, mais le cadre restreint de ce travail m'en interdit les détails. Je me bornerai donc à signaler quelques-unes des exécutions politiques.

Les premières furent celles de Louis-David Colletot d'Angremont, employé à l'Hôtel-de-ville, de De la Porte, intendant de la liste civile, et de Farmain de Rosoi, rédacteur de la *Gazette de Paris*.

La plus importante, et celle dont l'histoire perpétuera comme une tache dans ses pages, le sanglant souvenir, est celle du roi Louis XVI et de la reine Marie Antoinette. Il me semble encore entendre Santerre, à la réception d'une dépêche portant que : *si dans cinq minutes la tête du TYRAN n'était pas tombée, la sienne tomberait*, il me semble l'entendre, dis-je, ordonner immédiatement le roulement des tambours pour couvrir la voix du patient qui voulait adresser une allocution au peuple!... C'était le 21 janvier 1793!..

Depuis, combien de victimes n'ai-je pas vu arroser l'échafaud de leur sang. Tour-à-tour accusateurs ou accusés, triomphants ou vaincus, presque tous les hommes politiques, emportés par la tourmente révolutionnaire, sont venus s'éteindre sous le fatal triangle par l'usage duquel ils avaient un moment espéré d'assurer le triomphe de leurs idées.

C'est ainsi qu'on a vu tomber les frères Chénier et Montgolfier, l'intrépide Bailly, le procureur Chaumette, le féroce Carrier, les deux Robespierre, Danton, Saint-Just, Couthon, Malesherbes, Camille Desmoulins, le poète Roucher, ami de Chénier, M^{me} Roland, les Girondins, le geolier Simon, d'Orléans, dit Égalité, Joseph Lebon, Hubert, dit le père Duchêne, et une foule de nobles et de prêtres, dont le nombre dépassa neuf cent soixante en trois jours seulement.

Sous l'Empire, l'exécution la plus remarquable fut celle de Georges Cadoudal pour la machine infernale de la rue Saint-Nicaise.

La Restauration fut peu prodigue d'exécutions capitales; mais personne n'a oublié encore cepen-

dant le fatal EXÉCUTEZ, télégraphiquement transmis dans le midi, par lequel le duc D.... servant des intérêts occultes auxquels il était servilement dévoué, traduisit, en 1815, sa volonté personnelle, plus que celle des cours prévôtales.

On a beaucoup parlé aussi de l'exécution des *quatre sergents de La Rochelle*, jeunes gens plus enthousiastes de la gloire napoléonienne que de la liberté dont on les a toujours peints comme ardens défenseurs, et leur apothéose eût l'échafaud pour base.

Une exécution politique de la plus haute importance, datant de la Restauration, est celle de Louvel, l'assassin du duc de Berry. Ici l'apothéose fut pour la victime et non pour le condamné dont le crime n'avait pour but rien moins qu'un changement de dynastie. Ferme et résolu jusques sur l'échafaud, Louvel, se voyant abandonné au moment suprême, malgré les promesses contraires de ses instigateurs, voulait sans doute révéler au peuple la main qui l'avait armé; mais (singulier rapprochement!) comme à l'exécution de Louis XVI, le roulement des tambours étouffa sa voix, et sa tête roula dans l'éternité, emportant le secret qu'il voulait dévoiler.

Depuis 1830, beaucoup d'exécutions capitales ont eu lieu pour crimes politiques. Fieschi, Pepin et Morey d'abord, et plus tard Alibaud, Lecomte ont payé de leur tête des tentatives plus ou moins folles, plus ou moins audacieuses, qui toutes avaient pour but de renverser le gouvernement établi alors.

Parmi les grands criminels exécutés dans la période de 1830 à 1848, on remarque surtout Avril, Lacenaire et Eliebidé.

Décadence de la guillotine.

Comme on a pu en juger par ce qui précède, dans les premiers temps de la mise en usage de la guillotine, elle était à peine un agent assez expéditif entre les mains des proconsuls du comité de salut public, et il n'est pas un carrefour de la grande cité qui n'ait eu pendant longtemps à enregistrer chaque jour une liste considérable de victimes tombées sur l'échafaud.

En 1810, le Code pénal, conçu dans une journée de réaction politique, empreint des terreurs d'un pouvoir sans cesse menacé, prodigua aussi, à son tour, la peine de mort avec un luxe barbare, sous des apparences plus légales.

Mais depuis cette époque, l'influence de la guillotine a toujours été en décroissant, et il est heureux que par les progrès de l'opinion publique les exécutions capitales ne soient plus entourées de ce terrible appareil et de cette dangereuse publicité qui offraient naguère à la curiosité publique un appât si funeste. L'échafaud, après avoir été dressé d'abord sur toutes les places de Paris, ne s'éleva plus que sur la place de Grève. Depuis 1830, les exécutions capitales ont été reléguées dans l'hémicycle intérieur de la Barrière Saint-Jacques, et dans un avenir très-prochain, elles ne dépasseront sans doute plus la porte des prisons et des bagnes.

Abolition de la peine de mort en matière politique.

La révolution de 1830 avait amené la suppression de la *marque*, stigmate infamant qui classait pour toujours en dehors de la société les malheureux qu'il atteignait. L'acte le plus important, du gouvernement provisoire né de la révolution de Février fut, au point de vue de l'humanité, l'abolition de la peine de mort en matière politique.

Voulait-on sincèrement établir la consécration de cette vérité philosophique, qu'il n'y a pas de plus sublime principe que l'inviolabilité de la vie humaine? Obéissait-on, au contraire, seulement à un sentiment de crainte ou de prudence? La politique est sujette à des fluctuations si bizarres, et il y a des gens si prévoyants!..

Quel que soit le motif qui a inspiré aux membres du gouvernement provisoire cette noble pensée, elle apparaîtra toujours dans l'histoire avec le prestige d'un acte dicté par la grandeur d'âme et l'humanité. Reste à savoir si l'Assemblée nationale accordera à la manifestation de ce vœu sa ratification définitive. — Qui vivra, verra. —

Définition de la guillotine

par un Mathématicien.

La guillotine est un plan horizontal à quelques pieds du sol, sur lequel on a élevé deux perpendiculaires séparées par un triangle rectangle tombant à travers un cercle sur une sphère restée plus tard isolée par une sécante.

OLUSI-LIPPEPHI.